A la veillée : une fée ajoulette

Autor(en): **Hornstein, Célestin**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **26 (1921)**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684954

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A la Veillée

UNE FÉE AJOULOTE

par Célestin HORNSTEIN, avocat
à Villars-sur-Fontenais.

Au village, vers la fin du siècle dernier, on racontait encore des *fôles* [1]) durant les longues soirées d'hiver.

Le paysan cultivait le chanvre, le tillait, le filait, puis passait ce produit au tisserand du terroir pour en confectionner une toile rude, solide, inusable. Le tillage du chanvre se faisait au *lôvre* [2]) dans une sorte de délassement qui n'était pas sans charme. Ce tableau n'est jamais sorti de ma mémoire.

C'était dans une maison dont les habitants connus par leur hospitalité et leur jovialité attiraient fréquemment une nombreuse assistance de voisins et d'amis. En été, ces braves gens sont tellement fatigués par les lourds travaux qu'ils se couchent aussitôt la journée finie pour être debout dès la pointe du jour; mais, en hiver, ils ont des loisirs qui leur permettent d'entendre sonner toutes les heures du soir à la vieille horloge familiale.

On a frugalement soupé, après la tombée de la nuit, dans la cuisine spacieuse qui sert de salle à manger et de chambre commune. Sur la grande table de chêne, éclairée d'une lampe à huile, s'étalent la grosse soupière vidée, le plat d'étain n'offrant plus que des débris, les écuelles de terre rouge d'où le lait a disparu et la miche de pain, à la croûte dorée, entamée largement.

Autour de l'âtre, la compagnie se serre devant un feu vif de grosses bûches dont la flamme vacillante éclaire bizarrement les moitiés de porc et les savoureuses andouilles suspendues sous le manteau de la cheminée. Une crémaillère artistement forgée pend sur le foyer, et un chenet supporte le bout des tisons que l'on pousse en avant au fur et à mesure qu'ils se consument.

Sur les buffets crénelés, exposant une faïence coloriée, on remarque des casseroles de cuivre rouge aux reflets changeants, des dames-jeannes

---

[1]) Contes, légendes, en patois jurassien.
[2]) A la veillée.

pleines de prunes, de groseilles, de cerises à l'eau-de-vie et des glanes d'ails pâles et d'oignons roses.

Les femmes tillent déjà le chanvre, tandis que l'une d'elles finit de laver la vaisselle et prépare la nourriture du lendemain. Les hommes, accroupis sur la pierre du foyer ou assis sur des escabeaux, les aident sans ardeur, tout en jetant quelques mots en leur patois sonore, entre deux bouffées de pipe. Les bras s'allongent, se replient, chargés de la filasse précieuse et les chènevottes jonchent le sol. Au coin de l'âtre, le chat ronronne ou s'étire voluptueusement, tandis que le chien, à moitié endormi, ouvre parfois les yeux sous la caresse des enfants ou gronde en sursaut vers la porte secouée par la plainte du vent. On parle des menus faits du jour, des frimas, des bestiaux, des farces d'antan, du bon vieux temps, des aïeuls disparus, des types originaux dont la tradition villageoise a perpétué les exploits. On échange des vues sur ce que racontent les gazettes, on discute les affaires locales, on établit des pronostics pour les prochaines élections et même on fustige avec une certaine verve gauloise les façons du monde d'aujourd'hui.

Peu à peu les occupations se ralentissent, s'interrompent un instant, et une voix s'adressant à un vieillard à la figure éveillée, aux yeux intelligents et farceurs, dit : „Allons! racontez-nous une *fôle*".

La *fôle!* le grand attrait de la veillée. C'est le récit simple, limpide, précis de quelque fait merveilleux, émaillé d'images et d'expressions locales. Les acteurs sont le plus souvent des êtres fantastiques, des fantômes, des revenants, des sorciers, des sorcières, des follets, des fées, des lutins qui interviennent dans la vie des paysans et dont les aventures ont ordinairement pour théâtre le pays natal; ces aventures se sont passées près de là, dans telle vallée, telle forêt, tel village, près de tel rocher, tel chemin, telle vieille ruine, sous telle grotte, au bord de telle fontaine...

L'homme interpellé, épris dès sa jeunesse de contes et de légendes, témoigne une préférence marquée aux *fées*; il sait par le menu, pour les avoir entendu narrer maintes et maintes fois par son père et par son aïeul, une foule d'anecdotes sur ces apparitions poétiques et gracieuses; d'autre part, la lecture de toute une série de bouquins et d'almanachs, collectionnés dans sa famille, l'a instruit des diverses particularités et des formes variées sous lesquelles le génie populaire les a représentées. Pour dire sa *fôle*, il se fait bien un peu prier, mais enfin il repousse son bonnet sur l'oreille, se gratte la tête, secoue la cendre de sa pipe, promène son regard à la ronde et finit par se délier la langue...

L'assemblée, les oreilles tendues, les yeux ouverts, le cœur palpitant, écoute avec admiration et recueillement les paroles écloses sur les lèvres du conteur.

Ces paroles, exprimées ce soir-là en bel et bon patois, je les traduis librement et les rapporte aussi fidèlement que le permettent mes souvenirs.

* * *

Autrefois, il y a longtemps, bien longtemps, les êtres enchantés, les fictions fabuleuses jouaient un grand rôle dans notre contrée. Nos ancêtres avaient pour le merveilleux et l'imprévu un goût passionné qu'ils devaient sans doute à leur ignorance presque complète des grands événements du passé, à l'existence retirée qu'ils menaient au sein des forêts et des vallées dont ils ne franchissaient que rarement les limites. Les campagnes avaient des coins mystérieux, des sources jaseuses, des excavations naturelles, des accidents de terrain capricieux : ils les ont peuplés de génies aériens et de superstitions bizarres.

A cette époque, les fées se mêlaient familièrement à la vie des champs et accomplissaient une foule de prodiges. Ici, étaient les ruines qu'elles hantaient, les rocs qu'elles avaient laissé choir, les arbres géants plantés de leur main, les grottes sauvages qu'elles habitaient; là, les cascades qu'elles avaient fait jaillir, les ravins ombreux dont elles recherchaient la fraîcheur, les ruisseaux où elles aimaient à se baigner; ailleurs, les cimes des monts, les murs des vieux châteaux abandonnés où elles promenaient leurs rêveries et venaient danser la nuit à la pâle clarté des étoiles...

Il y avait les bonnes et les méchantes fées.

Les bonnes fées apparaissent sous les formes les plus attrayantes : elles sont généralement vêtues de longues robes blanches, roses ou bleues d'azur, traînant jusqu'à terre, d'une étoffe si fine qu'elle laisse deviner tous les contours de leur corps souple et gracieux; de leur tête charmante, ornée d'une couronne de fleurs, tombe une longue chevelure flottante; leur voix est douce et harmonieuse au dire des privilégiés qui les ont entendues parler et chanter. La plupart d'entre elles sont humaines et rustiques, accessibles à la pitié et exemptes d'orgueil, rendant volontiers service à titre de réciprocité et ayant d'ailleurs une reconnaissance infinie du moindre bienfait reçu. Mais il ne faut les tromper et les molester en rien, car toute supercherie, tout artifice leur est en horreur et elles s'en vengent sans miséricorde. Génies du foyer, elles sont par-dessus tout économes et laborieuses, s'occupent des ouvrages du sexe, balaient la demeure, filent la quenouille ou président à la garde des troupeaux. Elles méprisent les paresseux, se plaisent à lutiner les dormeurs et font mille espièglerie aux ménagères peu soigneuses. Parfois elles se présentent revêtues d'habits de mendiantes, ridées comme des vieilles pommes et courbées comme des centenaires. Leur aspect est peu engageant, mais malheur pourtant à qui leur refuse l'accès du logis ou leur fait mauvais accueil!

Autant les bonnes fées sont belles et séduisantes, autant les méchantes fées se montrent laides et repoussantes. Celles-ci, plus connues sous le nom de sorcières, prennent la forme de vieilles femmes au nez busqué, au menton crochu, avec quelque chose de cruel et de sauvage; elles se plaisent à déployer un caractère malicieux et malfaisant dans leurs relations avec les humains, soit en leur jetant un sort, soit en leur jouant mille tours pendables.

Les fées sont aussi sujettes à l'amour. On en cite même que les liens du mariage ont unies à de simples mortels dont elles ont eu des enfants. Les romans de chevalerie les dépeignent souvent comme des êtres doux et mélancoliques, presque toujours victimes d'un amour malheureux. Un point obscur est celui de savoir si elles sont mortelles ou immortelles. On penche généralement vers la mortalité, mais n'arrivant qu'après une série indéfinie de siècles, après de nombreuses alternatives de vieillesses et de rajeunissements. La question se complique quand on veut connaître l'époque de leur disparition; les indications paraissent embrouillées et les personnes les mieux renseignées ne peuvent fournir sur ce point que des données très vagues. Il faudrait donc remonter à plusieurs générations pour en trouver des traces certaines...

* * *

Parmi ces apparitions étranges, dont les toutes vieilles gens ont gardé la mémoire, il en est une qui entretenait avec elles de fréquentes relations de voisinage et qui, sous l'aspect d'une femme d'âge, aux allures mystérieuses, habitait la grotte creusée au flanc de la *Roche de Brère*[1]). La grotte, dont le fond est obstrué aujourd'hui par des éboulis, s'avançait alors profondément sous l'escarpement abrupt qui se dresse dans la gorge pittoresque dominant notre village. Avant que la hache du bûcheron et le pic du terrassier n'eussent pénétré dans cette retraite, c'était un site idyllique, peuplé d'arbres séculaires, plein d'ombre et de fraîcheur et d'un calme profond, à peine troublé par le babil d'un ruisseau cascadant sur son lit de pierres.

Cette femme était une fée. On l'appelait *la Noire*, nom qui lui avait sans doute été donné dans sa jeunesse, alors que ses cheveux d'ébène flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules. De là aussi le nom de *Grotte en lai Noire* conservé encore de nos jours à l'excavation de Brère. De jeune et jolie qu'elle était jadis, la fée était devenue une petite vieille ridée et voûtée dont les grosses mèches de cheveux argentés s'échappaient de sa coiffe antique. Toujours vêtue simplement, mais proprement, elle portait d'habitude une ample mante à capuchon de couleur foncée; elle appuyait sa main sur un bâton noueux et solide. Quelque chose d'indicible, d'incompréhensible et d'un peu troublant émanait de sa personne. Celle-ci était sombre, la peau des joues et du front se plissait en une foule de rides brunâtres et pourtant le visage semblait jeune, rayonnant et comme éclairé d'une lumière intérieure. Quand elle se mettait en colère, ses sourcils se fronçaient, ses lèvres grimaçaient et ses prunelles noires étincelaient. Quoiqu'elle parût à première vue cassée et usée, elle se mouvait avec aisance, comme une chatte dont elle avait l'agilité souple et féline. Personne ne pouvait pénétrer impunément dans sa demeure souterraine. De l'intérieur, sa voix

[1]) Située dans la montagne des Chaignons, au sud de Villars-sur-Fontenais.

chantonnante et chevrotante arrivait la nuit à l'oreille du passant attardé qui, tout épeuré, s'éloignait à grandes enjambées et se signait dévotement.

Pour compagnons, elle avait des servants ou lutins familiers qui s'abritaient dans les anfractuosités du rocher, pourvoyaient à sa subsistance, la secondaient dans ses menus travaux et obéissaient aveuglément à ses ordres.

C'est dans sa caverne qu'elle faisait sa cuisine, battait sa pâte dans le pétrin, cuisait son pain dont l'odeur pénétrante s'échappait en dehors. On y entendait parfois un tintamarre d'enfer, surtout à l'occasion de la visite d'une fée voisine. Vaisselle et chaudrons, pelles et balais semblaient s'entrechoquer et danser une folle sarabande. C'est au bord du ruisseau jasant devant sa demeure que, par le clair de lune, elle lessivait son linge, frappant à grands coups l'onde sonore. Le linge était ensuite étendu sur les buissons et rocs d'alentour, d'où, séché par les premiers rayons du soleil, il s'envolait et disparaissait dans l'antre comme porté par des bras invisibles. Elle venait aussi s'y baigner, faire sa toilette trompeuse, se vêtir des rayons diaphanes de l'astre nocturne et parer ses rides et sa décrépitude du coloris et du charme de la jeunesse...

Malgré sa vie solitaire, la fée avait d'habitude le caractère facile et l'humeur joviale. Elle se plaisait à entendre la musique, les accords des instruments, la ritournelle joyeuse d'une flûte, les chants des bergers, apportés par les souffles de la brise, elle aimait les fêtes populaires, les réjouissances où les garçons vigoureux faisaient danser les jeunes filles rieuses.

Elle était charitable et accueillante au pauvre monde qui lui demandait aide et conseils, elle connaissait des remèdes „de bonne femme", fournissait onguents et tisanes à gens et bêtes et même munissait la huche vide d'une grosse miche de pain bis.

Tous les services qu'elle rendait étaient gratuits. En retour, elle exigeait, à titre de réciprocité, l'exécution de certaines redevances.

Si *la Noire* était par son pouvoir supérieure aux faibles humains, elle avait néanmoins les mêmes besoins qu'eux. Il lui fallait manger aussi et boire et se vêtir. C'est pourquoi elle avait la jouissance d'un champ qu'elle faisait labourer et ensemencer par les gens du voisinage, qui devaient cette corvée de temps immémorial. Elle possédait aussi une vache et des porcs que les lutins soignaient et nourrissaient dans des cachettes connues d'eux seuls. Mais les bêtes en sortaient quelquefois. Une femme du village allant un matin de bonne heure à la glandée, selon la coutume d'alors, prétendait avoir aperçu un cochon, lourd de graisse, qui se dirigeait vers la grotte, y grimpait, puis s'arrêtait devant l'entrée en grognant de plaisir, frétillant de la queue et plongeant son groin dans une chaudronnée toute fumante encore, mise à son intention. Près de là, une grosse marmite, suspendue à la branche d'un chêne, *bouillait sans feu;* le contenu était sans doute destiné à un plantureux repas.

Lorsque le champ de la fée devait être labouré, celle-ci s'adressait à un paysan du village, dont c'était le tour. La veille au soir, un coup frappé à sa porte le prévenait et une voix lui criait : „Demain, à l'aube, dans mon champ, avec ta charrue et tes bœufs". L'homme arrivait au rendez-vous sans rechigner. Après avoir tracé quelques sillons, il trouvait une nappe blanche étendue sur l'herbe au bout du champ. Une belle miche à la croûte dorée et sortant du four s'y étalait, en compagnie d'une motte de beurre et d'un pot de vin.

La fée nourrissait ses travailleurs, mais elle tenait absolument à son droit de corvée et elle voulait être obéie. Comme on savait la dame fort chatouilleuse sur ce point, personne n'eût osé se soustraire à son ordre sans encourir sa colère et s'exposer à de graves dommages aux prochaines récoltes.

Une année, le paysan désigné pour le labourage oublia ou négligea de se rendre à l'invitation. Mal lui en prit. Ce paysan possédait un pré dont le foin était fauché, fané, séché, mis en tas, prêt à être chargé et rentré. Il arrive avec ses gens et sa charrette attelée de bœufs pour se mettre à l'œuvre. Mais, ô surprise! plus de foin. Il avait disparu, emporté au loin. Seuls, quelques tas restaient sur place, encore s'enlevaient-ils de terre pour aller rejoindre les autres. Après le premier émoi, l'homme ordonne à ses gens de les arrêter. Tous s'arment de fourches et de râteaux, courent, frappent dans le vide, jurent, tempêtent. Vains efforts. Les coups ne peuvent atteindre les ravisseurs, les lutins invisibles, et le foin, jouet d'un sortilège, prend sa volée et va se perdre dans les airs.

On le voit, la fée avait des qualités mêlées cependant à quelques défauts. Par-dessus tout, elle détestait les indiscrétions des passants aux abords de sa demeure.

Par un beau soir d'été, un jeune paysan de notre village revenait légèrement *pompette* de faire les foins dans la montagne, portant sur l'épaule sa faux à la lame recourbée contre le manche. Arrivé à quelque distance de la grotte, il aperçoit une forme humaine assise sur une pierre au bord du ruisseau, où, selon toute apparence, elle venait de se baigner. Svelte et séduisante, vêtue de blanc, elle avait toute l'allure d'une jeune fille et peignait ses longs cheveux dont les nattes resplendissaient sous la pâle clarté de la lune. Elle ne paraissait pas — peut-être par quelque sentiment de coquetterie — remarquer la présence du voyageur. Poussé par la curiosité, celui-ci se blottit derrière le tronc d'un chêne d'où il put contempler tout à son aise le bizarre spectacle. Connaissant par ouï-dire les métamorphoses de la fée, il n'en perdait pas un mouvement. Sa voix tantôt traînante et triste, tantôt vive et rieuse résonnait dans la nuit. Par moment, l'apparition se penchait, comme une mère, vers un petit enfant absent et semblait lui parler, lui prodiguer des caresses, le dorloter sur ses genoux; elle chuchotait alors la *berceuse* bien connue :

I.

Dodo, mai poupatte,
Où sont nos oueyattes?
Es sont allê és tchaimps
Pou tieuri di pain.
Dodo, not'afin.

II.

Où vai lai dgerenne (poule) grige?
Ell' s'envai aivo lai bige.
Le ptô (la fouine) y fut aipré,
Dit qu'è lai maindgeré.
Dodo, ci peté.

III.

Dodo, not' affena,
Lai mémé n'â pe à l'ôta,
Ell â en lai fouérate (foire)
Pou krômè (acheter) de lai sopate.
Dodo, ci boueba.

Après s'être livrée à des effusions toutes maternelles, la dame changeait subitement d'allures, se levait d'un mouvement juvénile, rejetait en arrière la tête dont une masse de cheveux tombaient jusqu'au-dessous des genoux, et, tandis qu'une de ses mains les soulevait et que l'autre armée d'un peigne plongeait dans cette épaisse toison, elle chantait à demi-voix la douce et vieille mélodie des *Adieux à la noce :*

I.

M'en revenant des noces,
J'étais bien fatiguée;
Au bord d'une fontaine
Je me suis reposée.
La, la, etc.

II.

Et l'eau était si belle
Que je m'y suis baignée;
De la feuille d'un chêne
Je me suis essuyée.
La, la, etc.

III.

Sur la cime du chêne
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
La, la, etc.

IV.

Je ne suis pas de même,
Mon amant m'a quittée
Pour un bouton de rose
Qu'un autre m'a donné.
La, la, etc.

V.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer.
La, la, etc.

En cet instant, la fée retournait à sa jeunesse et redevenait belle, séduisante, harmonieuse.

Toujours dissimulé derrière son chêne, le faucheur n'en peut croire ses yeux et ses oreilles; il est complètement sous le charme de l'aventure et comme fasciné par l'étrangeté de l'apparition... Mais, soudain, des rires moqueurs éclatent près de lui, des voix de lutins invisibles se mettent à le huer et à le persifler follement. Pris de peur et se voyant découvert, notre homme se dirige vers la fée dans le but de demander pardon de son indiscrétion, mais, de ses lèvres serrées par l'effroi, aucun mot ne peut sortir. La punition ne tarda guère.

Sans qu'il ait osé retourner la tête, il est poussé dans un ravin par une force irrésistible et tombe au beau milieu d'un fourré de ronces et d'épines. Autour de lui les rires des lutins raillent de plus belle. Parvenant à grand'peine à se dégager et à se remettre sur ses jambes, il se tâte, ne constate que quelques égratignures et cherche sa faux qui, dans sa chute, s'est échappée de sa main. Longtemps ses recherches sont vaines. Tout à coup il entend un tintement d'acier et, à sa grande stupéfaction, aperçoit la faux qui, détachée de son manche, fait des bonds et galope prestement sur le chemin qui côtoie le ravin et conduit au village. Il se met à sa poursuite, mais plus il approche, plus la mâtine gambade et carillonne, en lançant de rapides éclairs. „Est-ce que ma faux est ensorcelée?“ se dit-il, et il continue sa course. Parfois l'engin s'arrête, le paysan tout essoufflé allonge la main pour le saisir, mais vlan! la satanée lame s'échappe d'une pirouette, fait un zigzag, bute aux cailloux en tintinnabulant et saute comme un cabri en gaieté. Jurant et sacrant comme un diable, il n'en peut croire ses yeux. A la sortie du bois, nouvelle escapade de l'instrument, qui, près d'être saisi, s'esquive encore et cabriole à travers champs, franchissant haies et

fossés. Et tous deux, poussés par un sortilège malicieux, vont ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube et ne s'arrêtent qu'à la porte du logis. Ici, la faux fait trève à ses espièglerie et ne bouge plus. Le paysan, fou de rage et complètement dégrisé, à bout de force et se sentant défaillir, peut enfin s'en saisir. Il n'était que temps.

C'est ainsi que la fée, fort irascible, savait se venger de l'indiscrétion des passants.

Cependant la bonne vieille n'était pas méchante, mais elle avait ses lubies et ses manies.

Elle voulait, par exemple, qu'on la prévînt la veille du jour où l'on devait saigner un cochon. C'était, paraît-il, afin qu'elle pût dépêcher à l'opération un de ses lutins qui ne manquerait pas de lui rapporter quelques menus morceaux, ainsi que l'usage l'exige entre bons voisins et amis. C'était aussi pour savoir si le goret était gros et gras à souhait, si le couteau du saigneur avait été dirigé par une main habile et ferme, si le dépècement et la mise au saloir s'étaient faits avec méthode. Elle tenait à être renseignée minutieusement sur cet événement important de la vie domestique. Malheur à la ménagère qui négligeait de l'avertir! Espiègle et subtil, le lutin se plaisait à la faire endêver. Tantôt le sang ne coulait pas et le boudin était gâté, tantôt le feu boudait sous la marmite et la fumée envahissait la cuisine, tantôt la suie se mettait à pleuvoir de la cheminée et la graisse bouillottant sur l'âtre en prenait le goût amer, tantôt la salaison et le fumage se faisaient mal et les jambons, les bajoues et le lard sentaient le rance.

Mais, lorsqu'on lui témoignait de la déférence, la fée s'intéressait avec bienveillance aux actes et aux occupations du voisinage, se montrait serviable et familière et même bonne et compatissante.

Un jour, une pauvre femme, ayant dû s'absenter longuement pour aller quérir de la nourriture à son enfant au berceau, trouva à son retour la fée installée au logis. Celle-ci donnait à manger à l'enfant. Dans une coquille de noix qu'elle tenait à la main, elle plongeait une minuscule cuillère et en retirait une bouillie toute chaude, toute fumante, que le bébé paraissait goûter avec un vif plaisir. Mais ce qui excita grandement la surprise de la mère, c'est que la coquille se remplissait au fur et à mesure qu'elle se vidait. Poussée par la reconnaissance, la femme se confondit en remerciements. Voulant lui donner une marque de sa bonté, la visiteuse lui laissa la coquille, avec le don et le pouvoir de s'en servir.

La fée avait ses maisons préférées. Jamais elle ne manquait d'y apparaître la veille des *beniessons* [1]) au moment de la confection du gâteau de fête. Sa présence, toujours bien accueillie, assurait la plus parfaite réussite à la pâte précieuse, à la fournée odorante. On savait la récompenser en la gratifiant d'une bonne pile de galettes.

---

[1]) Fête villageoise annuelle.

Elle aimait aussi à voisiner, à sortir parfois le soir de sa demeure, à mêler son babil à celui de ses deux amies, les bonnes vieilles fées de la *Roche à la Ronde* [1]) dans le ruz des Seignes et de la *Caverne de Vaberbin* [1]) dans la gorge de ce nom.

En été, par certaines nuits étoilées, toutes les fées des alentours organisaient des fêtes et se donnaient rendez-vous pour se livrer à leurs ébats silencieux. La dame de Brère et ses compagnes, qui recouvraient pour la circonstance tous les charmes et les attraits de la jeunesse, y participaient avec leur suite de lutins. La réunion avait lieu d'habitude non loin de la grotte, sous la corniche de rochers qui borde d'un côté le riant et frais vallon de Brère. Ce vallon, en forme de nacelle, dont les flancs étaient autrefois tapissés de pâturages et de futaies, est ouvert dans sa partie inférieure par une déchirure de rochers, livrant passage au ruisseau qui s'en échappe en blanches cascatelles. Le paysage qu'on peut embrasser d'un coup d'œil se prête à merveille au déploiement d'une féerie nocturne.

Quand la nuit couvre la vallée de ses voiles obscurs et que tout se tait dans les bois, la lumière de la lune, parfois tamisée par des nuages mouvants, court sur les futaies sombres et fait marcher les pieds des arbres vers un mystérieux rendez-vous. On respire à peine, on écoute, on regarde. Bientôt des formes indécises, tapies dans l'obscurité, sortent de leur retraite. Les fées, légères et souples, enveloppées du ruissellement de leur chevelure, descendent lentement dans la vallée, errent sous les frênes, les érables et les saules, se glissent parmi les branches, se penchent, se relèvent, bondissent, effleurent les broussailles, s'arrêtent tremblantes et palpitantes, buvant l'air à longs traits. Sous la caresse de leur souffle, le bout des rameaux ploie et se balance avec un bruissement de feuilles froissées. Des soupirs, des chuchotements, des frissons circulent dans les rochers; les servants des fées, les lutins, furettent dans l'ombre, s'agacent tout bas et se blottissent ensemble sous la ramée. La brise, de ses ailes imperceptibles, évoque au loin dans les cimes des sapins de frémissantes harmonies; à son tour, la source qui coule sous ses rives moussues murmure des accords vagues, des mélodies amorties. A ces accents insaisissables, les buissons frissonnent et dansent des rondes; des formes onduleuses et nébuleuses se poursuivent, voltigent sur les herbes et les fleurs et tracent mille spirales capricieuses. Puis, les apparitions, baignées dans la clarté de l'astre nocturne, s'atténuent, s'effacent peu à peu et s'évanouissent sous l'haleine de la terre...

Sur le marais inondant le bas de la vallée, le miroir tranquille éclate soudain, comme un verre brisé, se revêt de plis lumineux et de cercles fugitifs : on dirait que le pied de nacre de quelque naïade l'a effleuré ou qu'une ondine craintive s'est subitement blottie dans l'onde dia-

---

[1]) Grottes de la montagne des Chaignons.

phane. Alors les larges feuilles, épanouies çà et là, sourient comme des visages narquois, alors les longues herbes penchées ressemblent à des chevelures de femmes flottant sur des épaules disparues...

Ainsi, la magie des clairs de lune fait surgir de l'ombre tout un monde d'êtres fantastiques; ainsi l'imagination éprise de rêves et de fantaisies évoque le souvenir de cette poésie des vieux âges, d'une saveur si piquante, d'un attrait si étrange...

* * *

C'est sur cette réflexion que le conteur, intarissable ce soir-là, termina son récit. Il s'était étendu avec complaisance sur quantité d'autres exploits, dont le souvenir m'échappe. Déjà la veillée touchait à sa fin, et l'heure du repos avait sonné pour nos hôtes. La compagnie se sépara, non sans avoir cassé une croûte de pain bis et dégusté un verre d'excellente eau-de-cerise, distillée au logis. Pour moi, les aventures extraordinaires que je venais d'entendre me tinrent longtemps éveillé. Enfin je m'endormis, en rêvant que je voyais de mes yeux la fée de Brère et ses compagnes et que j'assistais au spectacle de leur nuit enchantée.

La féerie rustique n'a pas dit son dernier mot et les croyances qui s'y rattachent sont plus répandues encore qu'on ne le croit généralement. Il n'est, du reste, pas de villages, pas de fermes isolées où ne subsistent de nombreuses légendes sur les hôtes aériens des campagnes. Le penchant au merveilleux est de tous les pays et de toutes les époques. L'homme a soif de mystères. Se sentant trop petit en face de l'infini, il fait appel à l'existence d'êtres intermédiaires entre lui et le ciel; ayant horreur de l'espace désert, il veut combler le vide en le peuplant, il veut aussi adoucir la matière en lui donnant une âme... Et la nature, dans ses manifestations et ses harmonies, se prête admirablement à cette fantasmagorie.